

# 3ème SALON de la POÉSIE NJART® à PEILLON

8 & 9 MARS 2008

LA GALERIE DES POÈTES



## ÉLOGE DE L'AUTRE

*Carrefours, croisements, métissages*



**NJART®**



## **BALLADE DE MERCIS**

*A Chartreux et à Célestins,  
A Mendiants et à Dévotes,  
A musards et clauepatins,  
A servants et filles mignottes  
Portants surcots et justes cottes,  
A cuidereaux d'amour transis,  
Chaussant sans méhaing fauves bottes,  
Je crie à toutes gens mercis.*

*A fillettes montrant tétins,  
Pour avoir plus largement hôtes,  
A ribleurs, mouveurs de hutins  
A bateleurs trayant marmottes,  
A fous, folles, à sots, à sottes,  
Qui s'en vont sifflant six à six  
A vessies et mariottes,  
Je crie à toutes gens mercis,*

*Sinon aux traîtres chiens mâtins  
Qui m'ont fait ronger dures crêtes,  
Mâcher maints soirs et maints matins,  
Qu'ores je ne crains trois crottes.  
Je fisse pour eux pets et rottes ;  
Je ne puis, car je suis assis.  
Au fort, pour éviter riottes,  
Je crie à toutes gens mercis.*

*Qu'on leur froisse les quinze côtes  
De gros maillets forts et massis,  
De plombées et tels pelotes.  
Je crie à toutes gens mercis.*

**François VILLON**

**1431 - 1463**



## ***Tout ce qu’Egypte en pointe façonna***

*Tout ce qu’Egypte en pointe façonna,  
Tout ce que Grèce à la corinthienne,  
A l’ionique, attique ou dorienne,  
Pour l’ornement des temples maçonna :*

*Tout ce que l’art de Lysippe donna,  
La main d’Apelle ou la main phidienne,  
Soulait orner cette ville ancienne,  
Dont la grandeur le ciel même étonna :*

*Tout ce qu’Athène eut onques de sagesse,  
Tout ce qu’Asie eut onques de richesse,  
Tout ce qu’Afrique eut onques de nouveau,*

*S’est vu ici. O merveille profonde !  
Rome vivant fut l’ornement du monde,  
Et morte elle est du monde le tombeau.*

**Joachim DU BELLAY**  
**1522 - 1560**



## **SUR LE BONHEUR DES JUSTES, ET SUR LE MALHEUR DES REPROUVES**

*Heureux, qui de la Sagesse  
Attendant tout son secours,  
N'a point mis en la Richesse  
L'espoir de ses derniers jours.  
La mort n'a rien qui l'étonne ;  
Et dès que son Dieu l'ordonne,  
Son âme prenant l'essor  
S'élève d'un vol rapide  
Vers la demeure, où réside  
Son véritable trésor.*

*De quelle douleur profonde  
Seront un jour pénétrés  
Ces insensés, qui du monde,  
Seigneur, vivent enivrés ;  
Quand par une fin soudaine  
Détrompés d'une ombre vaine,  
Qui passe, et ne revient plus,  
Leurs yeux du fond de l'abîme  
Près de ton trône sublime  
Verront briller tes Elus !*

*Infortunés que nous sommes,  
Où s'égarèrent nos esprits ?  
Voilà, diront-ils, ces hommes,  
Vils objets de nos mépris,  
Leur sainte et pénible vie  
Nous parut une folie.  
Mais aujourd'hui triomphants,  
Le Ciel chante leur louange,  
Et Dieu lui-même les range  
Au nombre de ses Enfants.*

*De nos attentats injustes  
Quel fruit nous est-il resté ?  
Où sont les titres augustes,  
Dont notre orgueil s'est flatté ?  
Sans amis, et sans défense,  
Au trône de la vengeance  
Appelés en jugement,  
Faibles et tristes victimes  
Nous y venons de nos crimes  
Accompagnés seulement.*

*Ainsi d'une voix plaintive  
Exprimera ses remords  
La Pénitence, tardive  
Des inconsolables Morts.  
Ce qui faisait leurs délices,  
Seigneur, fera leurs supplices.  
Et par une égale loi,  
Tes Saints trouveront des charmes  
Dans le souvenir des larmes  
Qu'ils versent ici pour toi.  
Jean RACINE (1639-1699)  
(Recueil : Cantiques spirituels)*

*Pour trouver un bien fragile  
Qui nous vient d'être arraché,  
Par quel chemin difficile  
Hélas ! nous avons marché !  
Dans une route insensée  
Notre âme en vain s'est lassée,  
Sans se reposer jamais,  
Fermant l'oeil à la lumière,  
Qui nous montrait la carrière  
De la bien-heureuse Paix.*

**Jean RACINE  
1639 - 1699**



## **Cent mille hommes, criblés d'obus et de mitraille**

*Cent mille hommes, criblés d'obus et de mitraille,  
Cent mille hommes, couchés sur un champ de bataille,  
Tombés pour leur pays par leur mort agrandi,  
Comme on tombe à Fleurus, comme on tombe à Lodi,  
Cent mille ardents soldats, héros et non victimes,  
Morts dans un tourbillon d'évènements sublimes,  
D'où prend son vol la fière et blanche Liberté,  
Sont un malheur moins grand pour la société,  
Sont pour l'humanité, qui sur le vrai se fonde,  
Une calamité moins haute et moins profonde,  
Un coup moins lamentable et moins infortuné  
Qu'un innocent, - un seul innocent condamné, -  
Dont le sang, ruisselant sous un infâme glaive,  
Fume entre les pavés de la place de Grève,  
Qu'un juste assassiné dans la forêt des lois,  
Et dont l'âme a le droit d'aller dire à Dieu : Vois !*

**Victor HUGO**  
**1802 - 1885**



## Hommage à M. de LAMARTINE

Dieu merci, je me sens âme assez forte en moi,  
Pour dire hardiment, selon toute ma foi,  
Ce que j'ai sur le coeur, contre ces pamphlétaires  
Qui de volcans boueux fécondent les cratères,  
Jettent au vent l'honneur des réputations,  
Et mentent à la muse, ainsi qu'aux nations.

Aboyeurs de places publiques,  
Brocanteurs de sales reliques,  
Que vous nommez la liberté ;  
Arrière, arrière les Pilates,  
Les donneurs de louanges plates  
Au monstre popularité !

La satire, en ses anathèmes,  
N'a pas besoin d'impurs blasphèmes,  
Coupables indignations,  
Allez dans la voie ; elle est ample  
Mais vous souillez le seuil du temple,  
Vendeurs de profanations.

Je descends vers vous, moi, poète,  
Armé de la verge qui fouette  
Les hypocrites de vertu ;  
Et sous de luisantes écailles,  
Je fouillerai dans vos entrailles...  
Et je crierai : Toi, que veux-tu,

Toi qui renias un beau rôle ;  
Qui ne sais pas que la parole  
Ne doit jamais homicider :  
Toi qui deviens un mauvais ange ;  
Et sur des colonnes de fange,  
Sembles à l'aise t'accouder !

Toi qui gagnes un vil pécule  
À trafiquer le ridicule,  
À mâcher toujours du venin ;  
Et sous le luxe de tes rimes,  
Glisses des mots, qui sont des crimes ;  
Oui, toi, versificateur nain,

Oui, que veux-tu ? jugeons tes comptes.  
Montre-moi le tarif des hontes,  
Que darde ton vers avili !  
Pourquoi des peuples qu'on égare  
Façonner, menteur et barbare,  
Ces haines qui prennent le pli ?...

Pourquoi, profès en calomnie,  
De la vieillesse ou du génie  
Arracher un fil au manteau ;  
Et pour de misérables sommes,  
Jeter en pâture des hommes  
Aux fureurs de ton Alecto ?...

Ah ! c'est vous qui l'avez tuée  
La satire, prostituée,  
Dont le pouvoir est impuissant,  
Parce que fausse, haïssable,  
Elle a fait mentir sur le sable  
Des lignes écrites au sang !

Est-ce donc là que vous en êtes,  
Qu'il ne vous faut plus que des têtes,  
Et vous regardez à l'entour !  
Comme si toi, que l'on vénère,  
Ô ma Liberté, dans ton aire,  
Tu couvais des veufs de vautour !

Ma sainte Liberté, je t'aime,  
Sans foudroyer d'un anathème,  
Sans maudire un seul nom humain ;  
Car on se repent de maudire,  
De s'être gonflé le coeur d'ire,  
Quand l'histoire a son lendemain.

Après l'orage de la veille,  
L'humanité, qui se réveille,  
Voyant tant de germes éclos,  
Tant de vérités, qu'on sait vite,  
Tant d'épreuves, que l'on évite,  
Et d'engrais derrière les flots,

Se rassure en la Providence,  
Qui d'une oublieuse imprudence  
Ne compromet pas l'avenir :  
Si le progrès d'hier s'enraie,  
C'est qu'une vérité plus vraie,  
Pour le dépasser va venir !

Or, gardons mieux nos âmes chastes.  
N'oublions plus que les contrastes  
S'harmonisent par une loi.  
Laissons les passions s'éteindre ;  
Si quelqu'un erre, aimons le plaindre ;  
Respectons quiconque a sa foi.

Ainsi votre tête se grise  
D'une liberté mal comprise,  
Rétrogrades républicains,  
Vous, qui d'un siècle ôtez la pierre,  
Afin d'exhumer Robespierre,  
Dictateur pour des mannequins !

Ce n'est pas moi qui la renie,  
Dans les luttes de son génie,  
La grande révolution.  
Elle a travaillé sa journée ;  
Sa moisson fut bien moissonnée ;  
Son char ouvrit notre sillon.

Lorsque l'Europe était en boule ;  
Lorsque les peuples faisaient foule,  
Se dressant en monts ennemis ;  
Elle ne perdit pas courage,  
Et remua, belle de rage,  
Chaque sol où son pied s'est mis !

Certes, messieurs les jeunes hères,  
Certes vous avez eu des pères  
Dont les ombres s'allongent haut :  
Mais vous qui finissez la tâche,  
Ne regrettez point une tache ;  
N'espérez plus en l'échafaud !

Ah ! plus heureux, de la morale,  
De la religion qui râle,  
Purs, défendez les intérêts.  
Ceux-là brilleront sur les autres,  
Qui vont, pacifiques apôtres,  
À son tour, servir ce progrès.

La loi politique n'a force,  
Que si le luxe de l'écorce  
Vient de la sève du dedans  
Orgueilleuses impatiences,  
Régénérez les consciences  
Celui qui prouve, c'est le temps !

Charles LASSAILLY

1806 - 1843



## Prière de SOCRATE

*O toi dont le pouvoir remplit l'immensité,  
Suprême ordonnateur de ces célestes sphères  
Dont j'ai voulu jadis, en ma témérité,  
Calculer les rapports et sonder les mystères ;  
Esprit consolateur, reçois du haut du ciel  
L'unique et pur hommage  
D'un des admirateurs de ton sublime ouvrage,  
Qui brûle de rentrer en ton sein paternel !*

*Un peuple entier, guidé par un infâme prêtre,  
Accuse d'être athée et rebelle à la foi  
Le philosophe ardent qui seul connaît ta loi,  
Et bientôt cesserait de l'être,  
S'il doutait un moment de toi.*

*Eh ! comment, voyant l'ordre où marche toute chose,  
Pourrais-je, en admirant ces prodiges divers,  
Cet éternel flambeau, ces mondes et ces mers,  
En admettre l'effet, en rejeter la cause ?*

*Oui, grand Dieu, je te dois le bien que j'ai goûté,  
Et le bien que j'espère ;  
A m'appeler ton fils j'ai trop de volupté  
Pour renier mon père.*

*Mais qu'es-tu cependant, être mystérieux ?  
Qui jamais osera pénétrer ton essence,  
Déchirer le rideau qui te cache à nos yeux,  
Et montrer au grand jour ta gloire et ta puissance ?*

*Sans cesse dans le vague on erre en te cherchant,  
Combien l'homme crédule a rabaissé ton être !  
Trop bas pour te juger, il écoute le prêtre,  
Qui te fait, comme lui, vil, aveugle et méchant.  
Les imposteurs sacrés qui vivent de ton culte,  
Te prodiguent sans cesse et l'outrage et l'insulte ;  
Ils font de ton empire un éternel enfer,  
Te peignent gouvernant de tes mains souveraines  
Un stupide ramas de machines humaines,  
Avec une verge de fer.*

*A te voir de plus près en vain il veut prétendre ;  
Le sage déraisonne en croyant te comprendre,  
Et, d'après lui seul te créant,  
En vain sur une base il t'élève, il te hausse ;  
Mais ton être parfait n'est qu'un homme étonnant,  
Et son Jupiter un colosse.*

*Brûlant de te connaître, ô divin Créateur !  
J'analysai souvent les cultes de la terre,  
Et je ne vis partout que mensonge et chimère ;  
Alors, abandonnant et le monde et l'erreur,  
Et cherchant, pour te voir, une source plus pure,  
J'ai demandé ton nom à toute la nature  
Et j'ai trouvé ton culte en consultant mon cœur.*

*Ah ! ta bonté, sans doute, approuva mon hommage,  
Puisqu'en toi j'ai goûté le plaisir le plus pur ;  
Qu'en toi, pour expirer, je puise mon courage  
Dans l'espoir d'un bonheur futur !  
Réveillé de la vie, en toi je vais renaître.  
A tous mes ennemis je pardonne leurs torts,  
Et, puisque je me crois digne de te connaître,  
Je descends dans ton sein, sans trouble et sans remords.*

**Gérard de NERVAL**  
**1808 - 1855**



## **Bohémiens en voyage**

*La tribu prophétique aux prunelles ardentes  
Hier s'est mise en route, emportant ses petits  
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits  
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.*

*Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes  
Le long des chariots où les leurs sont blottis,  
Promenant sur le ciel des yeux appesantis  
Par le morne regret des chimères absentes.*

*Du fond de son réduit sablonneux le grillon,  
Les regardant passer, redouble sa chanson ;  
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,*

*Fait couler le rocher et fleurir le désert  
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert  
L'empire familier des ténèbres futures.*

**Charles BAUDELAIRE**  
**1821 - 1867**





## **Zaïra**

*« Ô perle du désert ! dis-moi :  
Si le giaour infidèle  
Ne s'en revenait plus vers toi ?  
- Je te comprends bien, lui dit-elle :*

*« Mais je m'appelle Zaïra.  
Va, mon coeur l'aimerait quand même :  
Je suis de la tribu d'Azra ;  
Chez nous on meurt lorsque l'on aime ! »*

**Philippe-Auguste-Mathieu VILLIERS DE L'ISLE-ADAM**  
**1838 - 1889**



## MON PERE

*Tenez, lecteur ! - souvent, tout seul, je me promène  
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine.  
C'est laid, surtout depuis le siège de Paris.  
On a planté d'affreux arbustes rabougris  
Sur ces longs boulevards où naguère des ormes  
De deux cents ans croisaient leurs ramures énormes.  
Le mur d'octroi n'est plus ; le quartier se bâtit.  
Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,  
Mon père me menait, enfant faible et malade,  
Par les couchants d'été faire une promenade.  
C'est sur ces boulevards déserts, c'est dans ce lieu  
Que cet homme de bien, pur, simple et craignant Dieu,  
Qui fut bon comme un saint, naïf comme un poète,  
Et qui, bien que très pauvre, eut toujours l'âme en fête,  
Au fond d'un bureau sombre après avoir passé  
Tout le jour, se croyant assez récompensé  
Par la douce chaleur qu'au coeur nous communique  
La main d'un dernier-né, la main d'un fils unique,  
C'est là qu'il me menait. Tous deux nous allions voir  
Les longs troupeaux de boeufs marchant vers l'abattoir,  
Et quand mes petits pieds étaient assez solides,  
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides,  
Où, mêlés aux badauds descendus des faubourgs,  
Nous suivions la retraite et les petits tambours.  
Et puis enfin, à l'heure où la lune se lève,  
Nous prenions pour rentrer la route la plus brève ;  
On montait au cinquième étage, lentement ;  
Et j'embrassais alors mes trois soeurs et maman,  
Assises et cousant auprès d'une bougie.  
- Eh bien, quand m'abandonne un instant l'énergie,  
Quand m'accable par trop le spleen décourageant,  
Je retourne, tout seul, à l'heure du couchant,  
Dans ce quartier paisible où me menait mon père ;  
Et du cher souvenir toujours le charme opère.  
Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir,  
Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut avoir  
De résignation patiente et chrétienne  
Pour gagner notre pain, tâche quotidienne,  
Et se priver de tout, sans se plaindre jamais.  
- Au chagrin qui me frappe alors je me sou mets,  
Et je sens remonter à mes lèvres surprises  
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises.*

**François COPPEE**

**1842 - 1908**



## **HIDALGO**

*Ils sont fiers ceux-là ! ... comme poux sur la gale !  
C'est à la don-juan qu'ils vous font votre malle.  
Ils ne sentent pas bon, mais ils fleurent le preux :  
Valeureux vauriens, crétins chevalereux !  
Prenant sans demander - toujours suant la race, -  
Et demandant un sol, - mais toujours pleins de grâce ...*

*Là, j'ai fait le croquis d'un mendiant à cheval :  
- Le Cid ... un cid par un été de carnaval :*

*- Je cheminais - à pied - traînant une compagne ;  
Le soleil craquelait la route en blanc-d'Espagne ;  
Et le cid fut sur nous en un temps de galop ...  
Là, me pressant entre le mur et le garrot :*

*- Ah ! seigneur Cavalier, d'honneur ! sur ma parole !  
Je mendie à genoux : un oignon ... une obole ? ... -  
(Et son cheval paissait mon col.) - Pauvre animal,  
Il vous aime déjà ! Ne prenez pas à mal ...  
-Au large ! - Oh ! mais : au moins votre bout de cigare ? ...  
La Vierge vous le rende. - Allons : au large ! ou : gare ! ...  
(Son pied nu prenait ma poche en étrier.)  
- Pitié pour un infirme, ô seigneur-cavalier ...  
- Tiens donc un sou ... - Señor, que jamais je n'oublie  
Votre Grâce ! Pardon, je vous ai retardé ...  
Señora : Merci, toi ! pour être si jolie ...  
Ma Jolie, et : Merci pour m'avoir regardé !*

**Tristan CORBIERE**

**1845 - 1875**



## MA RACE

*Je suis le fils de cette race  
Dont les cerveaux plus que les dents  
Sont solides et sont ardents  
Et sont voraces.*

*Je suis le fils de cette race  
Dont les desseins ont prévalu  
Dans les luttes profondes  
De monde à monde,  
Je suis le fils de cette race  
Tenace  
Qui veut, après avoir voulu,  
Encore, encore et encore plus !*

*Races d'Europe et des soudaines Amériques,  
- Ma race ! - Oh ! que vos pas sont beaux  
Quand ils portent sur les sommets lyriques  
Toujours plus haut  
Les feux maintenus clairs des antiques flambeaux !*

*Le monde entier est ce jardin des Hespérides  
Où vous cueillez, parmi des arbres tors,  
Avec des bras fougueux, avec des mains torrides,  
La force et le savoir, la volonté et l'or.*

*S'ils furent lourds, vos coups, dans les luttes fatales,  
Du moins votre oeuvre immortelle et mentale  
Recouvre, avec ses ailes de clarté,  
L'oeuvre basse de cruauté.*

*Vos noms ?  
Qu'importent ceux dont l'histoire vous nomme ;  
Vous vous reconnaissez toutes, au même sceau  
Empreint sur vos berceaux,  
D'où se lèvent les plus purs des hommes.*

*Avec des regards nets, puissants et ingénus,  
Vous explorez la terre entière ;  
Toute lueur qui filtre, à travers l'inconnu,  
Devient, entre vos mains, une énorme lumière.*

*L'urgence d'innover vous étreint le cerveau  
Et vous multipliez les escaliers mobiles  
Et les rampes et les paliers nouveaux,  
Là-haut, autour des vérités indélébiles.*

*Trouver, grouper, régler, choisir et réformer.  
Vos voyages, vos recherches, votre science,  
Tout se ligue pour vous armer  
D'une plus lucide conscience.*

*Vous vous servez de l'air, de l'eau, du sol, du feu,  
Vous les exorcisez de leurs terreurs dardées ;  
Ceux qui furent, aux temps liturgiques, les Dieux,  
S'humanisent et ne sont plus que vos idées.*

*Tout se règle, tout se déduit, tout se prévoit.  
Le hasard, fol et vieux, sous vos calculs, se dompte ;  
L'action vibre en vous, mais sans geste, sans voix,  
Et ne fait qu'un avec l'intelligence prompte.*

*Ô les races magnifiques ! L'Est, l'Ouest, le Nord,  
Terre et cieux, pôles et mers sont vos domaines.  
Régnez : puisque par vous la volonté du sort  
Devient de plus en plus la volonté humaine.*

**Emile VERHAEREN**  
**1855 - 1916**



## **A un maître inconnu**

*Du temps que j'étais écolier sauvage  
En un vieux collège aux livres moisis,  
S'en vint jusqu'à moi, s'en vint une page  
D'un recueil tout frais de « Morceaux choisis ».*

*Comme l'eau d'avril au creux des fontaines,  
Ainsi le printemps riait dans ces vers.  
Je lus - et je vis, aux brumes lointaines,  
S'ouvrir les yeux neufs d'un autre univers.*

*Je n'étais plus seul dans ma solitude :  
Un soleil ami, voilé de langueur,  
Dorait les bancs noirs de la sombre étude  
Et de sa tendresse inondait mon coeur.*

*Oh ! les beaux vers francs, et de quelle flamme,  
Intimes et chauds, comme le foyer!...  
Leur chant vous entrainait si profond dans l'âme  
Qu'en les récitant on croyait prier.*

*De qui étaient-ils ? Je l'ai su peut-être,  
Mais je t'en demande humblement pardon :  
O maître inconnu qui fus mon vrai maître,  
L'enfant que j'étais oublia ton nom.*

*En devenant homme, il oublia même  
Le rythme des mots qui l'avaient charmé...  
Mais l'accent secret, le son du poème,  
Je l'entends toujours, comme sublimé.*

*A sa caressante et souple musique  
Si vieilli soit-il, mon coeur fond encor,  
Et je bénis l'heure où ta main magique  
Suspendit en moi ce théorbe d'or*

**Anatole LE BRAZ**  
**1859 - 1926**



NJART®

*Editions - Animations - Formations*

<http://www.njart.fr>